

Le Canard.

Montréal, 22 Octobre 1881.

graphie que m'apporta un ambassadeur extraordinaire, et où elle me pria de partager sa couronne avec elle. Mais comme je n'ai jamais eu de goût pour la souveraineté, je repoussai, dans les termes les plus choisis, l'offre de Sa Majesté.

L'ambassadeur qui m'avait apporté la lettre avait l'ordre d'attendre ma réponse pour la rapporter à sa souveraineté. Une seconde lettre, que quelque temps après je reçus de l'impératrice, me convainquit de l'élévation de son esprit et de la violence de sa passion. Sa dernière maladie, qui la surprit au moment où — pauvre et tendre femme — elle s'entretenait avec le comte Dolgorouki, ne doit être attribuée qu'à ma cruauté envers elle. Je ne sais pas quel effet je produis aux dames, mais je dois dire que l'impératrice de Russie n'est pas la seule de son sexe qui du haut de son trône m'avait offert sa main.

On a répandu le bruit que le capitaine Phipps n'était pas allé aussi loin vers le Nord qu'il l'aurait pu : il est de mon devoir de le défendre sur ce point. Notre bâtiment était en bon chemin d'atteindre le pôle, lorsque je le chargai d'une telle quantité de peaux d'ours et de jambons que c'eût été folie d'essayer d'aller plus loin ; nous n'eussions pas pu naviguer contre le plus léger vent contraire, et moins encore contre les glaçons qui encombraient la mer à cette latitude.

Le capitaine a depuis déclaré bien souvent combien il regrettait de ne pas avoir pris part à cette glorieuse journée, qu'il avait emphatiquement surnommée la *ournée des peaux d'ours*. Il jalouse ma gloire, et cherche par tous les moyens à la déprécier. Nous nous sommes souvent querellés à ce sujet, et aujourd'hui encore nous ne sommes pas dans de très bons termes. Il prétend, par exemple, qu'il n'y a pas grand mérite à avoir trompé les ours en m'affublant de la peau d'un des leurs, et que lui serait allé sans masque au milieu d'eux, et ne s'en serait pas moins fait passer pour un ours.

Mais c'est là un point trop délicat pour qu'un homme qui a des prétentions à la bonne éducation se risque à en discuter avec un noble pair d'Amérique.

(A continuer.)

— Quel style ! quelle élégance ! mais regardez donc ce manteau, c'est réellement quelque chose de supérieur ! Entrez voir. Voilà ce que l'on entend dire tous les jours par les passants sur la rue Ste Catherine au coin de la rue Amherst. Là le passant est frappé d'admiration à la vue des riches fourrures exposées dans les vitrines du grand établissement de Dérome & Lefrançois. On trouve là un choix magnifique de Capots, Manteaux, Circulaires doublés en fourrures, Casques Manchons Collets nouveaux, boas, gants, etc., le tout manufacturé avec goût par des manchonniers d'expérience. On repasse les fourrures à très bas prix.

On demande 25 garçons pour vendre le CANARD.

L'homme propose et Dieu dispose.
— Et la femme ?
— La femme accepte.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablyment payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordés à tout personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. F. FLEURY & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 5 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 375.

Conseils aux Candidats.

AIR : — *De l'éloge du café*

Si vous voulez sans peine
Être élu député,
Tâchez que l'on vous prenne
Pour une nullité, [boutique
Vous serez à ce prix, admis dans la
Pourvu toujours que vous ayez
Du gibiers et que vous payiez
Le tribut à la clique.

Pour assurer l'affaire
Une fois acceptée,
Pendant que l'on consère
Achetez un comité [quentes ;
Mais ne le payez pas en phrases élo-
Donnez votre or aux trafiquiers,
Et servez aux politiciens
Des libations fréquentes.

Sans craindre la canaille
Sachez vous présenter.
S'il faut que la canne aille
Tâchez d'en profiter. [crapule
Pour mieux vous assurer l'appui de la
Entourez vous de scélérats,
Gredius à trente six carats,
Et voyous sans scrupule.

Des chefs de votre ligue
Servez l'ambition ;
S'ils daignent une gigue
Fournissez le violon. [maîtres
Sachez vous aplatis devant ces petits
A leurs ordres restez soumis,
Dussent ils vendre le pays,
Seraient-ils vingt fois traîtres.

Suivez toujours les traces
De ces grands imposteurs ;
Distribuez des places
A tous les électeurs. [messes,
Si l'on vous élisait, adieu belles pro-
Vous ne reconnaitriez pas
Ceux qu'on vous voit, le chapeau bas,
Comblés de politesses.

Laissez régner les autres
Sans trop les jalouser :
Bientôt ces bons apôtres
Vont s'immobiliser. [bonasses
Lorsqu'ils disparaîtront, des partisans
Malgré leur médiocrité,
Devront, par droit d'ancienneté,
S'installer à leur places.

Les bienfaits de la protection.

En a-t-on répandu des flots d'encre pour vider la question du libre échange et de la protection ! Et cependant nous ne sommes pas plus avancés qu'au début. Semblable au tonneau des Danaï-

des cette question, si longtemps controversée, ne se vide pas. Il n'y a que le cerveau des journalistes sérieux qui se vide et cela ne compte pas. Aussitôt que la boîte osseuse d'un écrivain a atteint un degré de dessiccation qui la fait sonner trop creux on trouve facilement une autre boulo que l'on pompe à sec. Et voilà comment, en l'an de grâce 1881, tandis que le *Mail* s'évertue à prouver que la protection a augmenté la proportion des mariages dans une proportion très consolante pour les vieilles filles, les journaux libéraux persistent à dire que la Providence riche le parti rouge ou nous accordant d'excellentes récoltes exprès pour faire croire aux bienfaits du régime protecteur. Le *Canard* étant à peu près le seul journal impartial du pays, c'est à lui qu'incombe la tâche de débrouiller la question. Comme le défaut Washington nous ne savons pas mentir. Seulement, nous différons de ce grand homme en ce sens que nous n'avons plus notre petite hache. C'est le père Richard qui l'a. Salut bien !

Nous constatons une amélioration constante dans les affaires du pays. Le commerce des bâtons de tire a doublé. Le vieux Breton fait d'excellentes affaires. Le consul de la Grèce a ouvert un magasin, ce qui dénote une recrudescence d'activité dans le commerce de cet art cle. Les framboises se sont vendues un bon prix à ceux qui avaient de l'argent pour en acheter. Plusieurs hôteliers demandent des employés qui auront pour mission de se tenir sur le peron munis d'une provision de cure-dents et de nettoyer leurs molaires pour faire aceroiro au public qu'ils auront diné. La main-d'œuvre est tellement rare que les servantes ne peuvent plus trouver de domestiques. Les chats se sont mis en grève et refusent d'organiser une nouvelle série de concerts sur les toits, si le public continue à les payer en nature ; leur collection de broches, souliers, tire boites, etc., étant au grand complet. Les chiffonniers se sont adressés à Wagner pour lui demander une nouvelle partition dans les hauts prix. Dorénavant ils se serviront de la *musique de l'avenir* pour chanter le grand air intitulé : *Outils guénilles à vendre*. Un chœur à grand orchestre vient d'être composé pour l'utilité des gamins qui répondent : *Ferme ta gueule tu vas t'la fentre !*

Pour peu que cela continue, ce sera le cigare aux lèvres et le chapeau cylindre sur la tête que les ouvriers monteront la brique et le mortier pour les constructions, mettront le charbon dans les caves et nettoieront le pavé des rues. Les déchets jetés par les ouvriers contiendront des morceaux tellement succulents que les dames de la haute viendront, suivies de leurs valets de pieds, pêcher dans les barils servant de réceptacle pour les rebuts, qui, un homard, qui, une oie, qui, une dinde truffée. Les joueurs d'orgue de barbarie ne prendront plus de menue monnaie mais ne refuseront pas des billets de banque de \$10. Nous demandons grâce pour le pays que les surplus vont conduire à la ruine, grâce pour la population ouvrière qui n'a rien fait pour mériter le châtiement qu'on veut lui infliger :

« Lo bien de la fortune est un bien [périssable
« Quand on bâtit sur elle on bâtit sur [le sable.
Voulez-vous mettre la classe ouvrière aux prises avec la nécessité de se faire servir lorsque les bras manquent

pour lui fournir son personnel domestique ?

Ne savez-vous pas que l'or est un vil métal et qu'il faut à tout prix apprendre au public à se détacher des biens de ce monde ? Tout conspire contre le prolétaire. Ne voilà-t-il pas les capitaux français qui vont s'en mêler ? Gardez, gardez votre or. Ce sont des richesses du démon que notre peuple ne devrait pas accepter. Toujours les mêmes ces aristos : toujours à conspirer contre la plèbe. Autrefois on l'affamait, aujourd'hui on veut la gorgor jusqu'à ce qu'elle en orève *Vade retro !* Arrêtez, marchands de protection, organisateurs de crédit *fonds scéi* ou *crédit mobile y est !* Vous voudriez nous gêner à force de petits soins faire de nous des femmelettes, afin de mieux nous dominer plus tard ! Craignez que le peuple se lève dans sa colère et que sa voix mâle et sonore, ne vous jette à la figure ces paroles du poète :

«Veu-tu t'arrêter avec ta protection ?

Nous allons entrer sous peu dans la période des *épluchettes* de blé dinde. Si nous en croyons nos souvenirs de la vie rurale, il est d'usage qu'un garçon assez heureux pour trouver un blé-dinde rouge, embrasse la fille de son choix. M. Tuséqui nous dit qu'il compte parmi ses connaissances féminines une jolie fille, qu'il embrasse quand cela lui paît, et l'avantage qu'il y a, c'est qu'il peut se dispenser de la cérémonie de l'*épluchage*.

L'année dernière à l'exposition on a exhibé une machine à couvrir. Nous apprenons que depuis cette époque la machine en question a fabriqué cinq mille neuf cent quarante-quatre poulets et trois quarts. Ce résultat nous paraît assez satisfaisant, mais ce que nous voudrions voir inventer, c'est une machine pour couvrir des poulets au-dessous de l'âge de onze ans lesquels serviraient à la fabrication des pâtés pour l'usage des pensions privées.

«Excusez la liberté que je prends» disait un condamné en s'échappant du pénitencier de St Vincent de Paul.

Le jeune Tomy a vu les petits de la chienné de papa ; il y en avait trois, on en a jeté deux à l'eau et on a gardé le plus beau.

Le lendemain, on lui annonce la naissance de deux petits frères jumaux. Il court les voir et après les avoir longtemps regardés :
— Lequel des deux est-ce qu'on va jeter à l'eau ?

Grand étonnement de Siraudin. Depuis sept ans, il donnait régulièrement dix sous par jour à l'aveugle qui stationne devant Brébant.

Ce soir, il va pour mettre la main à son porte-monnaie, quand il aperçoit le mendiant qui le considère.

— Quoi ! s'écrie-t-il.
— Eh bien ! monsieur ?
— Vous y voyez donc ?
— Depuis deux heures seulement.
— Par quel miracle ?
— C'est bien simple, je suis jaloux.
— Quel rapport ?
— Ma femme avait des intrigues avec le voisin.